

*Les Îles d'Ouest* de Jean Prasteau, Arthaud, 1954 (extrait)

« Un long crêpe noir émerge à peine de l'eau boueuse à l'embouchure de la Charente, lié à la côte basse de Saintonge par une passe étroite de sables et de galets qui ne se révèle timidement qu'à marée basse. Cette Ophélie en voiles de deuil, c'est l'île Madame, la plus petite des îles de l'Ouest, tout juste un kilomètre d'est en ouest et à peine plus de six cents mètres du nord au sud. Un passé d'horreur y fait encore frémir le voyageur...

... Les déportés de l'île Citoyenne ? Des prêtres réfractaires ; aujourd'hui, on dirait des prêtres résistants. Le 2 septembre 1793, en effet, l'épuration sanglante du clergé français était commencée. Un peu partout les rafles se multipliaient et des convois se formaient en direction de Bordeaux et de Rochefort, désignés par la Convention comme ports d'embarquement pour la Guyane.

Sur les quais la populace de Rochefort hurle à la mort au passage des déportés que l'on dirige vers les navires-prisons. On les enferme dans les entreponts. Ils sont bientôt quatre cents couchés côte à côte dans la paille. L'air est irrespirable, empuanti par les bailles qui débordent. Pour se laver, on ne dispose que d'eau salée. Le soir, la porte s'ouvre et l'on glisse aux prisonniers un baquet sale, plein de bouillon de fèves des marais. Les gardiens, en effet, réduisent les rations allouées aux détenus pour revendre à l'extérieur les vivres ainsi économisés.

Et puis, un jour, le beau navire appareille.

On entend l'eau du fleuve clapoter contre la coque. Part-on pour la Guyane ? Non ; la croisière s'arrête en rade. Dans un grand bruit les ancres sont mouillées. Puis on fait monter les prisonniers sur le pont, le temps d'une courte promenade, le long du bordage.

Pour beaucoup de ces malheureux, c'est la première fois de leur vie qu'ils voient la mer. Les geôliers ricanent devant leur émerveillement. « Voilà la grande tasse où l'on vous fera boire ! » crient-ils.

Et la vie continue dans les entreponts...

... Le typhus fait son apparition en janvier 1794. Il frappe brutalement à bord des *Deux-Associés*. Il se développe avec une rapidité effroyable, dans cette masse humaine toute préparée à l'épidémie, les détenus meurent comme des mouches...

En juillet, l'épidémie augmente encore en intensité avec la chaleur. Les prêtres meurent chaque jour et des corvées vont enterrer les cadavres à l'île d'Aix car on a cessé de les jeter à la mer.

Enfin, on finit par aménager une infirmerie sur l'île Madame...

Fiévreux, les prêtres doivent sauter dans l'eau et avancer péniblement vers la plage, en enfonçant à chaque pas dans la vase molle. L'infirmerie consiste en un certain nombre de tentes, plantées dans la dune. Sous la toile, les malades, affaiblis par le jeûne forcé, couchent à même le sable. Pourtant, les déportés en arrivant sur le rivage de l'île Citoyenne, rayonnent de joie.

« Il me sembla que je renaissais en approchant de l'île », dit l'un d'eux, lorsque plus tard, il évoquera ces minutes. « J'aperçus de la verdure, une haie, des arbres en petit nombre, épars ça et là. Il ne me manquait plus que de voir quelques êtres vivants qui animassent un peu ce séjour. J'aperçus un papillon : c'était beaucoup et le plaisir fut vif en le voyant ; mais je cherchais de l'œil quelque oiseau ; j'en découvris plusieurs, des linottes, des bergeronnettes, des hirondelles... Je fus au comble de la joie... »

Soixante-cinq hommes du bataillon de Dordogne les gardent sans grand enthousiasme, casernés dans l'un des forts élevés pour protéger la rade des Trousses quelques années auparavant. Leur commandant est même plutôt bienveillant...

Les malheureux prêtres, que la mort continue à frapper, peuvent enfin prier librement à l'abri d'un buisson. Les plus valides pêchent des crabes, des huîtres, des moules ou des palourdes. Par la Passe-aux-Bœufs, les paysans de Moëze viennent vendre à prix d'or des légumes. Ceux qui ont pu dissimuler depuis un an quelques pièces dans leur vêtement les achètent. Chaque jour, cependant, de nouveaux cadavres sont enfouis dans la dune, derrière une haie de tamaris. Puis l'hiver arrive et, à la suite des événements politiques, les survivants sont, enfin, libérés.

Une grande croix de galets marque, aujourd'hui, l'emplacement où reposent deux cent soixante-quinze déportés et, chaque année, un pèlerinage amène du continent d'innombrables fidèles qui viennent prier pour les victimes et leurs bourreaux. L'île Citoyenne est, pour toujours marquée de cette empreinte de mort et d'inhumanité.

Depuis que les prêtres agonisants cherchaient, dans ses sentiers, à attraper les oiseaux pour les manger, elle n'a pas changé. Elle se dessine au crayon gras sur la sombre étendue des vasières laissée par la mer à chaque marée.

On est vite conquis par la sauvage beauté du site. La masse de l'île d'Aix apparaît, au-delà de la Charente, comme un Mont-Saint-Michel laminé par les nuages, la bande grise d'Oléron fait une frontière entre le ciel et la mer, entre le rêve et la réalité, la pointe de la Fumée mord comme une lame de poignard et le fort Enet répond au fort Boyard. Lorsqu'il fait beau et chaud, de ces chaleurs écrasantes de Saintonge, où la terre vibre jusqu'au bout des moindres feuilles, les tamaris s'engourdissent dans le bourdonnement des insectes, les figuiers sauvages étalent leurs feuilles odorantes et les vignes se dessèchent. L'eau prend, alors, des tentes exquis et le ciel devient cristallin à l'horizon.

En revanche, lorsque la mer est démontée, l'île Madame retrouve intégralement sa grandeur sinistre. Plus question de paysage japonais, l'estampe est déchirée. Les tamaris emperlés secouent leur crinière, l'encre de Chine se répand, tache tout le paysage. Une intense odeur d'iode monte à la tête et sur les plages s'échouent avec les méduses des paquets d'algues marines, des troncs de pins ou des touffes de yuccas arrachés à quelque dune d'Oléron. Il y a aussi, parmi les épaves, des branches de châtaigniers couvertes d'huîtres ou des fragments de bois morts, desséchés, usés, polis par la mer. La vague les pousse sur les galets blancs, les galets trop blancs qui, en se heurtant comme de vieux os dans une danse macabre, semblent bercer de psaumes indistincts le sommeil éternel des martyrs. »